

Langue et culture : gestuelle et humour en langue française



HA HA !

initials



en Région Grand Est

*Les limites de la communication verbale
La chorégraphie de l'attention en atelier de langue
Poésie slam et enseignement du français
Apprendre le français en chanson et en musique*



Coordination *Edris Abdel Sayed*





Président
Omar Guebli

Directrice
Anne Christophe

Coordinateur de l'ouvrage
Edris Abdel Sayed

Ont collaboré
Liliane Bachschmidt
Céline Chevrier
Pierre Christophe
Antoine Ferreira
Michel Legros

Conception graphique
Lorène Bruant
Maude De Goër

Impression
OTT Imprimeurs – Wasselonne (67)
Dépôt légal : 1^{er} semestre 2024

Initiales
Passage de la Cloche d'Or
16 D rue Georges Clemenceau
52 000 Chaumont (France)
Tél : 03 25 01 01 16
Courriel : initiales2@wanadoo.fr
Site : www.association-initiales.fr

Avec le soutien des institutions suivantes,
auxquelles vont tous nos remerciements :

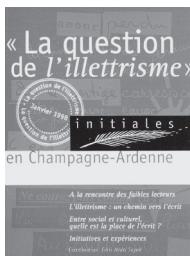
DRAC Grand Est

Région Grand Est

Conseil départemental de la Marne

*CANOPÉ Grand Est - Atelier CANOPÉ
de la Marne*

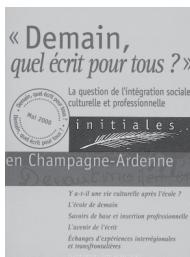
Ouvrages parus et disponibles auprès de l'association Initiatives



La question de l'illettrisme
Initiales, 1998



Ecrire et pouvoir dire
Construire ses savoirs, construire sa citoyenneté
Initiales, 1999



Demain, quel écrit pour tous ?
*La question de l'intégration sociale,
culturelle et professionnelle*
Initiales, 2000



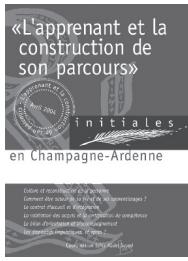
Enfants, parents et rapport à l'écrit
Prévenir l'illettrisme
Initiales, 2001



Regards croisés sur l'interculturalité
La pédagogie interculturelle
Initiales, 2002



Accès aux savoirs et vie dans la cité
Lien social et intégration locale
Initiales, 2003



*L'apprenant et la construction
de son parcours*
Initiales, 2004



Jeunes et rapport à l'écrit
Initiales, 2004



La langue, véhicule des cultures
Initiales, 2005



Art, culture et illettrisme
Initiales, 2006



Ateliers d'écriture et illettrisme
Initiales, 2007



Diversités culturelles et apprentissages
Initiales, 2008



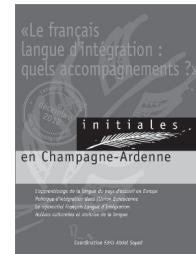
*Illettrisme : compétences-clés et
itinéraires de réussite*
Initiales, 2009



Illettrisme : de la ville à la campagne
Initiales, 2010



Illettrisme : le défi de la créativité
Initiales, 2011



*Le français langue d'intégration :
quels accompagnements ?*
Initiales, 2012



Pratiques de l'écrit et culture numérique
Initiales, 2013



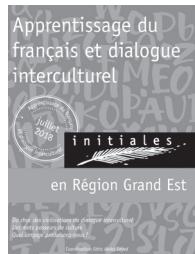
Illettrisme et construction de soi
Initiales, 2014



Guide :
Action culturelle et maîtrise de la langue
Initiales, 2016



Culture et maîtrise du français
Initiales, 2017



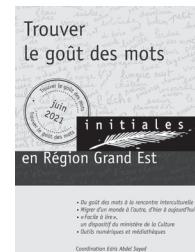
Apprentissage du français
et dialogue interculturel
Initiales, 2018



Langue, citoyenneté, laïcité,
quelle pédagogie mettre en œuvre ?
Initiales, 2019



Rapport à l'écrit et accès à la culture
Initiales, 2020



Trouver le goût des mots
Initiales, 2021



Langue et culture : place au(x) jeu(x)
Initiales, 2022



*Langue et culture : s'exprimer
et se faire comprendre*
Initiales, 2023





Sommaire

Préface

Michel Legros — page 15

Les limites de la communication verbale

Bruno Tessarech — page 17

La chorégraphie de l'attention

en atelier de langue

Joséphine Rémon — page 23

Poésie slam et enseignement du français

Adiel Goliot — page 35

Le français, la chanson, la musique et le slam

Alizée Mons et Adrien Simonnot — page 49

Un portrait-robot des Français dressé

hors de l'Hexagone

Marie Treps — page 57

Vous avez dit gestuelle et humour ?

Synthèse et conclusion

Hugues Lenoir — page 71

Photographies du colloque — page 79

L'association Initiales publie... — page 85



Préface

*Michel Legros
Vice-président de l'association Initiatives*

Le thème retenu pour ce colloque de l'année 2023 est « Langue et culture : gestuelle et humour en langue française ».

Lors de précédentes rencontres, la question de la communication, centrale dès qu'il est question de construire des savoirs, d'ouvrir les espaces culturels, d'accéder à la citoyenneté, de développer une pensée, de nourrir des échanges... a été largement approfondie et abordée en considérant essentiellement le champ linguistique, oralité et écrit. En complémentarité, ce nouveau colloque propose d'explorer la dimension non verbale, partie intégrante de nos échanges. En effet, pour communiquer, nous utilisons bien plus que les mots : dans l'interrelation avec les autres, notre corps possède un langage qui lui est propre et qui peut se substituer et/ou s'associer à ceux de l'écrit et de l'oral. Gestes, postures, regards, expressions, inflexions de la voix... se conjuguent avec les discours pour, consciemment ou non, soutenir ou nuancer un message. Selon certaines recherches, une information portée par une émotion serait mieux mémorisée. Aussi, l'utilisation de l'humour, du jeu, montrent des bienfaits pour aider à transmettre des messages efficacement, pour

stimuler la créativité et nouer plus facilement des liens avec ses pairs. Des interventions sont programmées pour traiter ce sujet.

Face à divers publics francophones ou allophones, en besoin et en demande d'une meilleure maîtrise dans les échanges sociaux, comment exploiter au mieux ces aspects de communication « para »verbale, voici un des enjeux des exposés et des échanges de ce colloque.

Initiales s'attache à répondre au mieux aux attentes des intervenants, professionnels et bénévoles des champs social, éducatif, formatif et culturel et à les accompagner dans leurs différentes actions.

Cette rencontre n'aurait pu voir le jour sans le soutien indéfectible de partenaires concernés et engagés auprès d'Initiales depuis de nombreuses années. Nous les remercions.

Les limites de la communication verbale

Bruno Tessarech
Philosophe, écrivain

Entre humains, la mise en lien est fondamentale : (s') informer, (s') expliquer, (se) connaître, (se) comprendre... Pour cela, nous nous exprimons le plus souvent en mots sans toujours avoir conscience des difficultés que l'exercice peut rencontrer.

Des difficultés d'ordre fonctionnel

Le locuteur peut se révéler mal disant, soit par inadéquation entre sa pensée et son expression, soit par méconnaissance des subtilités d'un langage juste. Albert Camus : « Mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur du monde. »

Quant au récepteur, il peut se révéler mal entendant. Soit parce qu'il éprouve des difficultés à comprendre ce qu'exprime le locuteur, ou parce que sa connaissance de la langue est insuffisante, ou encore parce que la communication verbale telle qu'elle est pratiquée par le locuteur n'entre pas dans son schéma cognitif et/ou culturel. Toute communication orale est donc menacée de malentendu.

Des difficultés d'ordre existentiel

Dès lors que les mots et/ou les personnes ne sont pas suffisamment pris en considération, l'échange verbal est menacé de dégénérer en bavardage, comme le note Heidegger dans *L'Être et le Temps*. Il y voit le signe que chacun des interlocuteurs se noie dans une sorte de « on » collectif et vague qui oublie l'essence du « je » et du « tu ». « L'être-en-commun se meut dans le parler-en-commun et la préoccupation de la parole prise pour elle-même (...) Il importe avant tout que l'on parle. » Et ainsi, « le bavardage est par nature dissimulateur puisque, justement, il lui est propre d'omettre tout retour au fondement que constitue pour la parole ce dont il parle. »

Le contenu du discours est ainsi gagné par l'inessentiel. Une formule comme « On nous communique que... » montre combien les mots et les êtres, dans leur profondeur et leur singularité, se trouvent mis de côté.

La montée d'un langage débridé, ou lorsque le « déformatif » remplace l'informatif

Comme l'a analysé Pierre Nora dans un article intitulé *L'événement monstre*, l'événement fut longtemps discret et sujet à interprétation par les historiens qui en cherchaient la vérité explicative. Ainsi celui du 14 juillet 1789 : certes jour de la prise de la Bastille, mais aussi, en amont, jour où le cours du pain est le plus élevé en

France. Ce même 14 juillet qui sera choisi en 1880 comme fête nationale parce qu'il correspond à la fois au jour de la prise de la Bastille et à son premier anniversaire, la Fête de la Fédération. Le discours de l'historien a donc pour fonction de dévoiler le sens de l'événement, soit parce qu'il est passé inaperçu (le cours du pain le 14 juillet 1789), soit parce que les contemporains n'avaient pas saisi toute sa portée (le 14 juillet érigé en fête nationale).

L'événement a commencé à échapper aux historiens à partir de la fin du dix-neuvième siècle pour devenir un objet médiatique. Les causes du phénomène sont diverses : montée de la presse, niveau d'éducation en hausse, importance de la vie urbaine et de son rythme accéléré. L'affaire Dreyfus ouvrit le bal, comme le scandale de Panama ou autres débordements du monde politique. Peu à peu, le public prit l'habitude de recouvrir l'événement d'un langage de plus en plus fourni mêlant sans vergogne récit plus ou moins exact, interprétations, jugements, illustrations idéologiques. Un des points d'aboutissement de cette magie langagière qui finit par créer des choses avec des mots est marqué par la création de toute pièce d'un événement fictif : Orson Welles et sa célèbre émission radio-phonique (1938) sur l'invasion de la Terre par les Martiens. Elle a déclenché une véritable panique dans le pays (...).

C'est pourquoi, quand il conserve sa dimension historique soumis à récit et à interprétation, le

langage a pris peu à peu l'habitude d'utiliser le mot au pluriel. On évoque ainsi les « événements d'Algérie », ou les « événements de Mai 68 » par exemple, entendant pointer par ce mode d'appellation la complexité des faits et la difficulté à les interpréter par des spécialistes.

Aujourd'hui, l'événement est devenu une sorte de fait divers amplifié par un langage débridé, des témoignages insensés, des accusations sans fondement, et (encore Heidegger) une curiosité effrénée et incontrôlable, qui est venue remplacer un questionnement authentique. À force d'user de mots sans rime ni raison, de commenter ou de participer au torrent de langage qui, loin de dévoiler la vérité du réel, finit par la masquer, on use ce langage, on le dévalorise.

L'inflation qui le guette alors est la meilleure preuve que les mots ont perdu leur sens dans le même temps où les locuteurs finissent par ne se parler qu'à eux-mêmes (comme en témoigne la boucle de logorrhée dans laquelle s'enferment les réseaux sociaux). Les mots deviennent alors les outils d'un « entre soi » et non plus un moyen de communication qui dévoile l'événement, il travaille au contraire à le masquer toujours plus. Le doute face au mystère est alors remplacé par un désordre interprétatif qui se saisit de thèmes porteurs : la disparition d'enfants, les meurtres inexplicables (ainsi l'affaire Dupont de Ligonnès cumule double personnalité, meurtre en série et évanouissement de leur auteur, dans la nature ou dans la mort).

Après la mystérieuse disparition cet été d'un enfant de deux ans, les gendarmes ont recueilli des milliers de témoignages, dénonciations, annonces de pistes (toutes fausses), révélations, une marée de mots non seulement inutiles mais perturbateurs pour la bonne marche d'une enquête. D'ici à croire que les événements vrais sont faux, (désinformation, complotisme...) il n'y a qu'un pas. Pierre Nora : « L'événement, c'est le merveilleux des sociétés démocratiques. »

Une dernière notation, plus légère mais non moins signifiante : lorsque au milieu des années 1980 Jean-François Kahn crée l'hebdomadaire *L'Événement du jeudi*, il colle à cet état d'esprit du siècle qui tend à remplacer les choses par les mots. Car quel est l'événement qui se produit chaque jeudi, si ce n'est la parution d'un média appelé... *L'Événement du jeudi* ?

Le recours à un ou des modes de communication non verbale peut suppléer à de telles insuffisances. Parce qu'elle emprunte au bricolage, au sens que Lévi-Strauss donne à ce mot dans *La Pensée sauvage*, elle choisit ses outils de communication dans un large registre et les adapte à la nécessité d'un échange en cherchant la règle d'agencement à la fois la plus simple et la plus adaptée au but recherché. « La règle de son jeu est de toujours s'arranger avec *les moyens du bord* ». Ce sont ces « moyens du bord » que nous allons explorer ensemble.



La chorégraphie de l'attention en atelier de langue

*Joséphine Rémon
Maître de Conférence
Université Lyon2*

Pourquoi l'humour ? Pourquoi vouloir faire sourire, faire rire autrui, pourquoi vouloir sourire ou rire ensemble dans le cadre d'ateliers d'apprentissage/pratique de la langue ? L'humour est une des habiletés de l'humain, dès lors pourquoi ne pas y recourir, et ajouter ce stratagème dans la boîte à outil de l'enseignant ? Sourire et rire nous font du bien (Rubinstein, 2003), dès lors pourquoi s'y refuser ? Nous illustrerons de quelques exemples cette posture de soin à autrui et à soi-même que représente l'orchestration de l'humour en atelier de langue.

Comme l'indique Kline (2023), l'enseignement est un comportement humain ayant évolué pour faciliter l'apprentissage. Du point de vue anthropologique, les obstacles à l'apprentissage sont le manque d'accès aux ressources (quelles qu'elles soient), et le manque d'attention. Le recours à l'humour est un des ressorts pour traiter la question du manque d'attention.

Pourquoi vouloir capter l'attention des apprenants ? Est-ce si important ? L'apprentissage ne peut avoir lieu sans une attention et un engagement dans un environnement appréhendé comme non menaçant (Immordi-

no-Yang, 2019), instaurant une communauté de confiance (Rémon et Privas-Bréauté, 2018). Bourgeois (*ibid.* : 51) nous donne des éléments pour définir cette communauté de confiance, et notamment un « climat de sécurité psychologique », qui passe par la « possibilité de soutenir des controverses (conflits sociocognitifs) sans crainte de mise à mal des relations interpersonnelles entre les protagonistes ; de faire des erreurs ou d'être momentanément en échec sans crainte d'être jugé comme incapable ; d'oser s'aventurer sur des voies inédites dans sa façon de voir le monde ou d'agir sans risque d'être mal jugé ; de parler de ses doutes et de ses peurs sans crainte d'être rejeté, etc. ». Ainsi le recours à l'humour participe de « prendre au sérieux » l'apprenant, de le considérer « comme digne de confiance », « dans sa singularité », « comme un être responsable » (Bourgeois, 2018 : 57).

Au-delà de la simple question de la rétention et de l'acquisition de faits de langue et de faits culturels, l'humour comme facteur attentionnel relève ainsi d'une posture de soin à l'autre (Molinier, 2018). Dans cette optique, l'enseignement est un métier du soin. Pourquoi ne pas soigner autrui lorsqu'on en a la possibilité ? L'enseignement est aussi un métier de la relation et de la rencontre (Bucheton, 2019 ; Necker et al. 2023). Dépasser les barrières culturelles et l'inconfort par le rire et le sourire apparaît comme un moyen privilégié de travailler à la fois

sur l'accès à la matière langagière et culturelle, et sur l'attention à cette matière. Le recours à l'humour est aussi une prise de risque, générant parfois du "déconfort" (Barthes, 1973, p. 25-26), ouvrant un espace d'incertitude, surtout dans un contexte multiculturel, car bien sûr les références des uns ne sont pas superposables aux références des autres. Ainsi les ressources et activités seront choisies avec soin, et ici le tact enseignant (Prairat, 2020) est souverain. À ce sujet Hétier (2016 : 6) indique « Le "tact" nécessaire renvoie à une manière de toucher (tact, tactile), qui n'est ni mise à distance, ni intrusion. Ceci est particulièrement important en éducation [...] : c'est ce qui nous "touche" qui nous forme, pourvu que cela ne nous touche pas avec une telle violence que cela nous incline à y résister, en nous rendant insensibles ».

Le recours à l'humour est ainsi une prise de risque, mais la séance de pratique de la langue est de toute façon un lieu d'incertitude (Rémon, 2021). La performance langagière n'est jamais déterminée tant qu'elle n'est pas advenue, et on ne peut prévoir à l'avance quelle forme elle va prendre, ni quel chemin va prendre la séance elle-même. Dans ce contexte incertain, les structures invisibles du soin (Hill et al. 2019), et le soin à ces structures, maintiennent la possibilité de la performance « en direct live » de chacun. Ainsi comme l'indique Gilbert (2011), on peut planifier une séance d'atelier de langue en plani-

fiant non pas prioritairement les contenus, mais les émotions que l'on souhaite provoquer chez les apprenants. C'est ce que Yeigh (2020) appelle « duty of care », un devoir de soin.

Ainsi l'humour, c'est sérieux. Pour Laffitte (2017 : 142) l'humour est éthique, au sens où c'est le signe de la prise en compte du sérieux et de la précarité d'autrui dans une « communauté de condition ». Pour Boumard (1997 : 221), la connivence instaure une réciprocité dans laquelle l'élève devient sujet. L'humour est alors ciment démocratique puisqu'il est indissociable du respect et de la reconnaissance d'autrui.

Dans une chorégraphie de l'attention, ou orchestration empathique, l'enseignant, alors même qu'il propose une activité et des ressources aux apprenants, dans le même temps en soigne la réception, en se mettant à leur place et en se demandant s'ils sont intéressés par cette proposition. C'est ainsi que le chorégraphe William Forsythe parle des spectateurs : « enlevez la personne, il reste un cerveau curieux ». Il interroge : « Quel est le rythme d'introduction de nouveaux éléments pour maintenir l'intérêt du cerveau ? qu'est-ce qui intéresse le cerveau, quel est le rythme d'intérêt du cerveau, quand est-il temps de changer une forme, ou d'introduire une nouvelle forme, quand revenir à l'ancienne, mais changer jusqu'à ce que l'on obtienne ces

portions de reconnaissance ? ». Comme l'indique Sensevy (2023) « le travail d'attention dans l'enquête d'attention épistémique et sensible est au cœur de la didactique, de la relation didactique », c'est-à-dire le travail sur ce que l'autre me paraît savoir, percevoir. C'est parce que l'enseignant soigne l'intérêt et l'attention de l'apprenant qu'il recourt à l'humour.

Des ressources existent qui font appel aux ressorts de l'humour. Nous en présentons quelques-unes ici à titre d'exemples :

Dans une vidéo, Pierre Croce détourne les codes de la présentation PowerPoint académique pour annoncer à son chien qu'il va l'abandonner¹.

Le détournement des codes d'un genre de discours (oral ou textuel) spécifique ouvre de vastes possibilités en termes d'humour. Le bulletin météo s'y prête : la météo annonce une pluie de météorites² ou encore Toto présente la météo³.

Mais ces détournements peuvent concerner aussi par exemple des recettes de cuisine, soit qu'il s'agisse bien de nourriture avec un protagoniste inhabituel (la recette préférée d'un extra-terrestre), soit parce qu'il ne s'agit plus de nourriture du tout (la recette pour la potion magique qui...).

1 <https://www.dailymotion.com/video/xypb6r>

2 <https://www.youtube.com/watch?v=Khz--fGEyA4>

3 <https://www.youtube.com/watch?v=G4yrb8hRFKQ>

La carte de vœux ou le faire-part est un autre genre qui se prête à des variations : écrire le faire-part pour un événement incongru (mes poissons rouges se marient), un extra-terrestre écrit une carte de vœux à son cousin terrien, etc. D'une manière générale, l'écriture créative en format court se prête au partage humoristique, qu'il s'agisse d'une histoire en six mots⁴ d'un haïku, ou d'une micro-fiction sur Twitter⁵. Ainsi est activée une « double piste » vertueuse : l'enseignant se fonde sur son propre émerveillement (Cannone, 2017) et amusement comme moteur de ce qu'il souhaite transmettre et faire vivre aux apprenants, et il tente de provoquer l'intérêt chez ces derniers en leur faisant produire du langage dans le contexte d'une contrainte créative et porteuse d'humour.

Frank Lepage détourne quant à lui les codes du discours politique en improvisant à partir de mots-clés⁶.

Julien Prévieux joue avec le genre des lettres de motivation⁷. Il rédige des courriers humoristiques pour répondre à des annonces en expli-

4 <https://www.reddit.com/r/sixwordstories/>

5 https://www.pearltrees.com/c2i2e_anglais/microwriting-twitter-creative/id13098463/item187233595

6 <https://www.youtube.com/watch?v=oNjo-E4MEk8>

7 <https://www.previeux.net/pdf/nonmotivation.pdf>

quant toutes les raisons qui font qu'il refuse les conditions de travail - qu'il juge indignes - suggérées par l'offre. Ainsi, déclinée en atelier de langue, une telle activité ferait appel à l'écriture créative, à l'humour et à la pédagogie critique (Cock et Pereira, 2019), avec en effet un aspect de dénonciation d'une forme d'oppression.

Ian Gilbert (2007) nous donne d'autres idées, avec ses « thunks », des questions d'apparence très simples et humoristiques mais en réalité philosophiques car elles interrogent souvent la nature des humains ou non-humains (si je vide le contenu d'un ordinateur et que j'y mets des fleurs, est-ce que ça devient un vase ? est-ce que le noir est une couleur ? y a-t-il un maximum au nombre d'amis qu'on peut avoir ? etc.). Ses ouvrages s'accompagnent d'une plate-forme de partage de questions de ce type - ici en anglais mais le principe peut se décliner dans toutes les langues. Un travail impliquant des questions de ce type en atelier de langue peut permettre de travailler certaines structures langagières, tout en réfléchissant à qui nous sommes.

Dans l'optique de cette même réflexion sur ce que c'est d'être humain, le mime de gestes ancestraux à faire deviner aux autres (se passer de l'eau sur le visage, faire un ricochet, faire couler du sable entre les doigts, remuer un ragout, prendre quelqu'un dans ses bras, souffler sur les braises, etc.) semble avoir le potentiel pour faire sourire tout en faisant réfléchir au vivre

ensemble. De ce point de vue les cartes « The Girl »⁸ peuvent aussi être un support de mime et d'appel aux émotions. Crées par une psychologue artiste peintre, ces cartes mettent en scène une fille dans des postures diverses avec une touche de couleur, évocatrices d'émotions qui peuvent renvoyer aux nôtres ou se prêter à imaginer ce que la fille redoute, espère, ce que sont ses rêves et projets. Dans le même ordre d'idée, le travail de l'artiste Paula Zuccotti⁹ peut amener à sourire ensemble de tout ce qu'on fait chacun dans une journée, par le partage photographique (et langagier) de tous les objets manipulés au fil de nos activités quotidiennes, révélateurs de ce qui nous anime.

Si le recours à l'humour signifie à l'apprenant le soin qu'apporte l'enseignant à son activité et à autrui, il est aussi pour l'enseignant un soin apporté à sa propre pratique, et à une certaine vision de l'humain, éducable au sein d'une communauté de confiance faite de partage et de prise au sérieux des décalages, ruptures et surprises inhérentes à l'humour.

8 <https://www.heleneandthegirl.com/the-girl-cards-1>

9 <https://www.bbc.com/news/magazine-34810693>

Références

Barthes, Roland. 1973. *Le plaisir du texte*. Seuil.

Bourgeois, Étienne. 2018. *Le désir d'apprendre : formation et construction du sujet*. Formation et pratiques professionnelles. Paris: PUF.

Bucheton, Dominique. 2019. *Les gestes professionnels dans la classe : éthique et pratiques pour les temps qui viennent*. Paris: ESF sciences humaines.

Cannone, Belinda. 2017. *S'émerveiller*. Paris: Stock.

Cock, Laurence de, et Irène Pereira. éd. 2019. *Les pédagogies critiques*. Contre-feux. Marseille : [Paris] : Agone ; Fondation Copernic.

Gilbert, Ian. 2011. *Why do I need a teacher when I've got Google? the essential guide to the big issues for every 21st century teacher*. London ; New York, NY: Routledge.

Gilbert, Ian. 2007. *260 questions to make your brain go ouch!* Place of publication not identified: Crown House

Hétier, Renaud. 2016. « La réception d'un savoir de l'attention dans les contes merveilleux ». *Éducation et socialisation. Les Cahiers du CERFEE*, n°40 (février). <https://doi.org/10.4000/edso.1582>.

Hill, Annette, Tina Askanius, et Koko Kondo. 2019. “Live reality television: Care structures within the production and reception of talent shows”. *Critical Studies in Television: The International Journal of Television Studies* 14 (1): 7-21. <https://doi.org/10.1177/1749602018774458>.

Immordino-Yang, Mary Helen. 2019. "Embodying Brains, Social Minds, Cultural meaning: Why emotions are fundamental to learning". Conférence au Colloque Empathie et Bienveillance. Université de Crétel.

Kline, Michelle. 2023. « How to learn about teaching ». Conférence au congrès TACD 2023. Rennes.

Laffitte, Pierre Johan. 2017. « Un humour de soi, le sérieux, le précaire et l'humour ». In *La chair est triste Humour & Enseignement*, 135-42.

Molinier, Pascale. 2018. *Le care monde : Trois essais de psychologie sociale*. ENS Éditions. <https://doi.org/10.4000/books.enseditions.9377>.

Necker, Sophie, Rémon, Joséphine et Emilie Magnat. 2023. « Relations et émotions dans les billets "moments spéciaux" : une double voie d'accès au bien-être subjectif d'élèves de CM² ». *Éducation et socialisation*. Varia (67/mars 2023)

Prairat, Eirick. 2020. « Le tact au cœur de la parole professorale ». *Recherches en Education*, n°39 (janvier):42-50. <http://www.recherches-en-education.net/spip.php?article402>.

Rémon, Joséphine. 2021. « Entrer dans le métier d'enseignante d'anglais: de l'incertitude à la remédiation ». *Études en didactique des langues*, 37 : 69-80. LAIRDIL.

Rubinstein, Henri. 2003. *Psychosomatique du rire - Rire pour guérir*. Éditions Robert Laffont.

Sensevy, Gérard. 2023. « Épistémologie, Éthique, Politique, Coopération. Quelques orientations pour la didactique ». Conférence au Congrès TACD 2023, novembre, Brest.



Poésie slam et enseignement du français

*Adiel Goliot
Auteur-poète*

Auteur, poète, scénariste, réalisateur, je pratique assidûment le slam depuis quelques années. Après avoir remporté les championnats de France de slam en 2020 puis terminé demi-finaliste de la coupe du monde de slam en 2021, une question m'obsède : qu'est-ce que le slam et comment en faire un outil pédagogique afin de donner envie aux autres d'écrire ?

Le slam n'est ni un genre ni un style mais de l'expression libre. Ainsi, il existe autant de manière de slamer que de slameurs et de slameuses à travers le monde. Il s'agit d'un art oratoire impulsé en 1986 par le poète Marc Smith à Chicago aux États-Unis. En réaction contre les lectures de poésies classiques, jugées ennuyeuses et peu tournées vers le public, Marc Smith décide d'organiser des scènes slam davantage populaires et vivantes. « slam » signifie deux choses en anglais. Tout d'abord, « claquer » : des mots qui claquent, qui détonnent et résonnent à travers des jeux de rythme et de sonorités ainsi que des punchlines. Slam peut également se traduire par « chelem » en français. Il s'agit alors d'un tournoi de poésie dans lequel chaque personne déclame un texte au micro et est notée par des juges choisis au hasard dans le public. Le jury

est populaire et non professionnel. Dans l'idéal, il s'agit de personnes qui n'ont jamais entendu parler de slam et notent avec leur cœur, de manière subjective, les performances. Le but est simple : réussir à captiver l'audience et le jury avec son texte, sa présence scénique, sa voix, ses émotions, etc.

Les règles officielles du slam sont alors érigées :

- un texte de moins de trois minutes. A partir de trois minutes et dix secondes, des points de pénalités sont appliqués ;
- ni accessoire ni déguisement. Qu'importe les vêtements, l'argent, le milieu social, seul compte le texte et la déclamation ;
- une performance a capella : sans musique enregistrée ni instrument sur scène.

Ces règles fournissent un cadre aux scènes slam en France et dans le monde. Elles sont également là pour être transgressées. Il n'est pas rare de voir quelqu'un s'accompagner d'un instrument, se déguiser ou dépasser le temps réglementaire en connaissance de cause.

Depuis plusieurs années, j'anime des ateliers d'écriture et de slam dans différentes structures et régions de France, principalement le Grand Est et l'Île-de-France. Je travaille notamment dans des écoles primaires, des collèges, des ly-

cées, des foyers, des Instituts Thérapeutiques Éducatifs et Pédagogiques (ITEP), des associations de « réinsertion sociale » comme Dynamo à Troyes, le relais local de l'Association Aurore, mais également à l'Association pour la Formation Professionnelle des Adultes (AFPA) de Pont-Sainte-Marie et de Romilly-sur-Seine. J'interviens également en milieu carcéral, notamment en Maison d'Arrêt (Troyes, Bar-le-Duc, Chauvillers), en Centre Pénitentiaire (Troyes-Lavau), en Centre de Détenzione (Villenauxe-La-Grande) et en Centre National d'Évaluation (Fresnes). Je travaille régulièrement avec des mineurs non accompagnés et avec des personnes ayant arrêté leurs études très tôt, m'adressant donc à un public en conflit avec le milieu scolaire et en difficulté avec la langue française.

Dans ces conditions, comment organiser un atelier de slam ? Comment réconcilier ces personnes avec l'écriture et leur donner envie de s'exprimer en français ?

Il serait impossible de répondre simplement à ces questions. Je continue moi-même d'errer, de tâtonner, de changer ma méthode selon les retours des apprenants, et de me remettre en question à chaque atelier. Néanmoins, à travers plusieurs anecdotes et exemples, je vais faire le tour de quatre de mes pratiques et règles pédagogiques qui me semblent aujourd'hui nécessaires à la bonne réception de mes ateliers.

Quelques règles

Ma première règle est de ne jamais rien forcer. Certaines personnes viennent volontairement à mes ateliers. D'autres se trouvent dans des situations où le choix n'existe pas réellement, en particulier en milieu scolaire et en milieu carcéral. Je leur redonne la possibilité ou non de participer, de suivre les consignes et je remets le consentement au centre de mon atelier. Très concrètement, cela se traduit par du dialogue, de l'écoute et du respect des limites de chacun. Un jour, lors du premier atelier d'un cycle en détention, une détenue est venue me voir pour me prévenir qu'elle ne resterait pas car elle n'avait « rien d'intéressant à dire ni à écrire ». Elle écouterait la présentation puis elle partirait au bout de dix minutes et ne reviendrait pas. Je me suis contenté de lui répondre qu'elle était libre de faire ce qu'elle voulait : partir tout de suite, rester dix minutes puis partir, partir puis décider de revenir, etc., et que jamais je ne lui imposerai rigueur. Elle a écouté la présentation de l'atelier et elle n'est jamais partie. Elle a même écrit une phrase très simple et très belle. La semaine suivante, elle a fait un texte. En fin de cycle, elle a performé ses textes sur scène, très heureuse et très fière. Dans un autre atelier, alors que nous étions une dizaine autour d'une table, une jeune très angoissée m'a demandé si elle pouvait décaler sa chaise de deux mètres pour être plus loin car le groupe l'oppressait. Elle hésitait même à partir. Je lui ai laissé l'espace dont elle avait besoin. Elle est restée, a écrit et lu ses textes. La

semaine suivante, elle s'est assise avec nous à la table. Je commence souvent les ateliers en disant que je ne suis « ni prof, ni juge, ni flic ». Je ne suis pas là pour réprimander ni pour corriger.

Ma deuxième règle est de toujours m'adapter à la situation et au groupe. Je passe de nombreuses heures à préparer mes ateliers, le plus minutieusement possible. Perfectionniste, je dresse des plans logiques, photocopie des florilèges de textes en lien avec le thème du jour et organise plusieurs jeux d'écritures pour chaque séance. Neuf fois sur dix, je change tout mon atelier à la dernière minute et improvise quelque chose du début à la fin. Mon expérience me permet de ne jamais totalement improviser mais de faire appel à des jeux et exercices d'ateliers déjà testés dans d'autres cadres. Plusieurs raisons m'obligent à m'adapter. Parfois, je change car je me rends compte qu'ils et elles ont besoin de parler d'autre chose plus en lien avec un événement qui les concerne. Parfois, je me rends compte, en leur demandant comment ça va en début d'atelier, que mon thème pourtant universel, comme par exemple la famille, risque d'être un sujet qui pourrait réveiller des traumatismes, et je le change. Il m'arrive également de constater que le sujet imposé par l'enseignant ou la structure ne correspond pas du tout à ce qu'ils et elles ont envie et besoin d'écrire. Par exemple, une classe particulièrement énervée et difficile n'avait aucune envie d'écrire sur la

biodiversité. Par contre, ils ont été très surpris que je leur propose d'écrire sur leurs émotions et de m'expliquer pourquoi ils et elles étaient en colère. Cela a donné de beaux textes, sincères, touchants et puissants. S'adapter signifie pour ma part être à l'écoute de tout ce qui se passe, de tout ce qui se dit et, dans la mesure du possible, de tout ce qui se joue émotionnellement parlant, pour que l'atelier soit le plus bénéfique possible à chacun et chacune.

Ma troisième règle est de systématiquement dédramatiser l'erreur. Moi aussi je me trompe et je n'hésite pas à le dire. Il m'arrive de faire des fautes d'orthographe, de grammaire, de conjugaison. Ce n'est pas une honte. Il suffit de vérifier dans un dictionnaire ou sur internet. Parfois, j'ai un doute sur le sens de tel ou tel mot. Nous vérifions ensemble. Il faut réapprendre à se tromper sans peur et sans jugement. Personne n'apprend à marcher sans tomber. Personne n'apprend à parler sans bégayer et zozoter. Écrire, c'est aussi raturer, rayer, réécrire. Personne n'écrit un premier jet parfait d'une seule traite sur une inspiration de génie. Il faut y aller pas à pas, en étant indulgent avec soi-même et avide d'aller toujours plus loin.

Tout cela amène naturellement à ma quatrième règle, la plus importante de toutes : valoriser les personnes, toujours et en toutes circonstances.

Je suis dans l'écoute et la bienveillance en permanence et j'essaye de créer un lieu refuge, sûr, une *safe place* pour que chacun et chacune se sente en confiance et puisse progresser. Pour écrire et s'exprimer en toute tranquillité, il est très important d'avoir un endroit où l'on se sent bien, une « chambre à soi ». Mes ateliers sont une bulle de liberté, un espace de bien-être, où on vient pour progresser dans la bonne humeur et la joie. Tout le monde ne sait pas toujours très bien écrire ni comment dire les choses. Les niveaux varient. Mais dans les textes, il y a toujours quelque chose à valoriser : une expression originale, une belle rime, une idée forte, une image qui reste en tête, un souvenir ou une émotion sincère, un jeu de mot, etc. Souvent, les personnes n'ont aucune conscience de la richesse de leur texte. C'est à moi de surligner ce qui m'a touché et de mettre sincèrement en valeur le ou les points forts de leur slam.

L'essentiel est de s'amuser. Il faut ramener le jeu dans l'écriture pour la rendre accessible et moins effrayante. Pour cela, j'utilise deux outils principaux : les balles et les petits papiers.

Quelques outils

J'utilise plusieurs types de balles au sein de mes ateliers : balle de tennis, balle en mousse, balle anti-stress. Chacune a sa fonctionnalité propre. Le principe est simple : se réunir debout, en

cercle, et se lancer la balle pour se partager la parole, discuter, argumenter, rajouter des idées, partager des opinions. Celui ou celle qui reçoit la balle parle et relance à la personne de son choix. Cela permet à chacun et chacune de participer sans avoir besoin de beaucoup s'exprimer. On peut en effet se contenter de dire un seul mot ou une phrase courte avant de passer la balle. Il y a moins de contenu et donc moins de pression. C'est aussi une manière d'intégrer immédiatement des personnes qui maîtrisent mal le français. Par exemple, en début d'atelier, je commence toujours par deux questions simples : « Comment ça va ? » puis « Quoi de neuf depuis la dernière fois ? ». Même quand le français est mal maîtrisé, répondre « ça va » est souvent à portée de main. C'est un premier pas pour faire partie du cercle, pour s'intégrer au groupe. Cela peut ensuite se transformer en une phrase plus longue, comme « je suis triste », « je suis en colère », avant de donner une réponse encore plus détaillée comme « j'aime la musique car elle m'apaise. » La balle ramène du ludique en permanence. Déjà, il faut l'attraper, lui courir après quand elle nous échappe des mains, la faire rebondir, viser quelqu'un, etc. Elle réveille les plus fatigués, elle détend les plus stressés, surtout, elle permet de casser le côté scolaire qui en rebute certains.

Avec une balle on peut tout faire : chercher des rimes collectivement, par exemple, où chacun

et chacune donne un mot voire un vers entier qui rime avec le précédent ; mais également chercher des synonymes, développer un champ lexical, etc. Il m'est même arrivé d'organiser une balle au prisonnier pour défendre des points de vue opposés dans un atelier slam : une partie du groupe devait défendre la biodiversité et expliquer en quoi il est urgent de sauver la planète. L'autre moitié devait trouver des arguments pour expliquer qu'ils et elles avaient d'autres priorités et que ce sujet ne les intéressait pas. À chaque fois qu'une personne était touchée par la balle, elle devait donner un argument, pour ou contre, avant d'être éliminée. Les collégiens ont écrit leur texte debout en jouant à la balle. Un enregistreur, au centre, a permis de récupérer et de retranscrire les idées pour en faire un slam. Ce texte a remporté le deuxième prix d'un concours organisé par le département de l'Aube.

En m'inspirant de contraintes utilisées en théâtre notamment, j'utilise des petits papiers à piocher au hasard pour faire travailler l'oralité et rendre la lecture des textes plus vivante. Je propose par exemple de lire les textes écrits au sein de l'atelier avec une émotion imposée que les autres devront deviner au fil de la lecture : la peur, la colère, la tristesse, la joie, la surprise, le mépris, le dégoût. Je propose également des contraintes de lecture amusantes, également à piocher au hasard, par exemple lire en marchant dans la pièce, ou lire en résistant à des

bourrasques de vent qui menacent de nous emporter, ou lire comme si on parlait à quelqu'un qui se trouve à la fenêtre du dixième étage d'un immeuble au-dessus de nous, etc. Alors qu'au début, les gens hésitent à lire leur texte, par pudeur, timidité ou désintérêt, la plupart du temps, les petits papiers de contraintes imposées donnent une autre dynamique au groupe : chacun et chacune veut essayer, rire avec les autres, participer au jeu.

Cela permet également de dédramatiser les moments de lecture et de partage des écrits. Lire peut être impressionnant, surtout quand il s'agit d'un texte personnel et d'une première expérience de slam. Ma seule règle pour les lectures est de ne jamais créer un « cercle de l'enfer », ce fameux cercle où chaque personne lit son texte après son voisin, et où personne ne s'écoute car la seule chose à laquelle on pense est « il reste trois personnes avant moi, il reste deux personnes avant moi, il reste une personne avant moi ! » tandis que la boule au ventre grossit et que la gorge s'assèche. Je prône une lecture dans le désordre basée sur le volontariat. J'encourage fortement à lire mais je n'impose pas la lecture. D'expérience, il est très rare qu'une personne ne lise aucun de ses textes.

Ces outils me permettent d'alterner en permanence oral et écrit au sein de l'atelier. Jamais je

ne fais écrire très longtemps avant de proposer de lire. Cela permet aux plus timides de s'habituer à parler. Cela leur donne aussi plusieurs occasions de le faire. Ils et elles peuvent se contenter d'écouter la restitution du premier jeu, avant de lire leur deuxième ou troisième texte en se sentant plus en confiance dans le groupe. Cela permet également aux personnes qui ont des difficultés avec l'écriture d'y aller progressivement. Au début, ils peuvent compléter avec un mot ou deux, puis faire une phrase complète, puis écrire un quatrain avec des débuts de vers suggérés (par exemple : Hier..., Aujourd'hui..., Demain..., Un jour...), puis écrire un texte plus long et plus personnel.

Il m'est arrivé de travailler avec des personnes analphabètes, qui me dictaient un texte. Dans ce cas, je relis chaque phrase avec elles en questionnant, corrigeant ensemble. Une de ces personnes a été primée lors d'une édition de « Vivre ensemble le festival de l'écrit » et était extrêmement heureuse et fière.

Parfois, il m'arrive aussi de servir de traducteur, soit directement soit via l'aide d'une des personnes présentes, pour traduire phrase par phrase en français un texte écrit dans une autre langue. Redonner le texte bilingue à la personne peut ensuite l'aider à apprendre des mots, du vocabulaire, voire l'aider dans sa vie quoti-

dienne et ses démarches administratives par exemple dans le cas de courriers et de formules de politesse.

En tant qu'animateur d'atelier, doit-on participer à l'atelier ou rester en retrait ? Je me suis longtemps posé la question sans trouver de réponse. Participer pour montrer qu'on sait écrire, ou qu'on écrit bien, pour des questions d'égo personnel, me semble dangereux et contre-productif. Cela peut effrayer les participants et participantes, qui ne se trouvent pas à la hauteur en comparaison. Mais cela permet également de se mettre au même niveau qu'elles et eux, en se donnant les mêmes consignes et, parfois, en n'étant pas inspiré et en faisant des textes plus médiocres. Des apprenants m'ont dit apprécier le fait que je me mette en danger, que je puisse faire un « mauvais texte », et que je montre que cela n'est pas grave. Cela les a aidés. J'écris donc systématiquement sur chaque consigne proposée, mais dans un temps plus limité pour garder un moment où je peux venir voir et aider les autres si besoin.

J'essaye également de transformer les ateliers en jeu et de proposer des consignes amusantes car le slam est cathartique et certains textes sont loin d'être drôles. Des choses très personnelles et traumatiques peuvent être exprimées. J'ai déjà lu et entendu des témoignages de viols,

d'incestes, de violences diverses, de pensées suicidaires, etc. Dans les ateliers en prison, parfois les personnes se confient sur les actes, délits ou crimes, qui les ont conduits là. Créer un cadre apaisant et ludique, dans lequel je reçois tous les textes avec respect, bienveillance et sans jugement, aide les gens à s'exprimer et leur fait du bien. L'écriture soulage. Un détenu m'a dit un jour : « J'ai du bordel dans la tête. Alors je le prends et je le mets sur la page, comme ça j'en ai un peu moins dans la tête après. » C'est mon but. S'amuser en atelier ne veut pas nécessairement dire parler de choses drôles, légères et sans importance. S'amuser signifie aussi être suffisamment en confiance pour dire des choses douloureuses en se sachant écouté et soutenu.

En conclusion, il n'existe pas de méthode unique ni parfaite pour réconcilier des personnes en difficulté avec la langue française et l'écrit. On ne peut qu'emprunter des chemins en tâtonnant, en essayant et en restant à l'écoute de chacun et de chacune en créant un cadre bienveillant où on s'écoute, où on s'exprime et où on s'amuse, car de très belles choses peuvent émerger quand les gens se sentent bien. L'écriture fait peur. Mon rôle est de montrer que c'est à la portée de tous et toutes. Je fournis des outils linguistiques et poétiques, des figures de style, des codes littéraires, mais le plus important est la confiance que je redonne afin qu'ils et elles osent se lancer.

J'aimerais terminer mon intervention par le slam d'une détenue, écrit au sein d'un de mes ateliers, et déclamé sur une scène, qui résume de manière organique tout ce que je viens d'expliquer.

Qui veut lire ? (M.)

*Je suis contente d'avoir découvert le slam.
C'est la première fois que j'écris des textes,
Ce qui n'est pas évident pour moi.
On forme un groupe que j'apprécie beaucoup.
L'ambiance est chaleureuse.
Je découvre comment on peut s'exprimer.
Je suis toujours contente d'y participer
Sauf que j'ai du mal à me lancer.
Je n'ai pas les mots mais j'aime écouter mes camarades
qui partagent leurs idées.
En sortant je me sens apaisée, libérée et contente d'y
avoir assisté.
Avec toutes nos différences les unes des autres,
Chaque fois que l'on vient, il y a de la joie,
Des regards, des sourires, même des rires,
Des hésitations quand il faut par exemple inventer une
chanson.
On écrit en silence... puis Adiel demande avec son beau
sourire :
« Qui commence ? Qui veut lire ? M. ?
- Non... avec hésitation. Bon... Ok ! »
Le cœur bat fortement pendant un instant.
À la fin, on se sent soulagée et fière de s'être dévouée.*

Le français, la chanson, la musique et le slam

Alizée Mons et Adrien Simonnot

Chargés de mission

Association Initiales

Présentation de deux expériences menées sur les territoires de Chaumont et de Saint-Dizier : « Le français en chanson et en musique » et « S'approprier le français à travers la musique et le slam ».

Ces deux projets avaient pour point commun de proposer une méthode originale d'appropriation de la langue, par l'art et en particulier la musique. Ils avaient pour caractéristiques de se détacher de l'apprentissage traditionnel au profit d'une méthode centrée sur le développement de pratiques artistiques musicales et sur l'appropriation et/ou la production de textes.

Au-delà d'une transformation positive du rapport à la langue et d'une ouverture à la culture française, ces deux expériences ont voulu favoriser la mise en œuvre de situations d'échanges interculturels menant à un enrichissement mutuel.

Apprendre le français en chanson et en musique

Cette action s'est déroulée à Chaumont, auprès de personnes adultes allophones participant à un atelier sociolinguistique. L'inscription à cette action s'est faite sur la base du volontariat. Elle a concerné quelque treize femmes originaires de

Somalie, de Syrie, du Maroc, d'Arménie, d'Algérie, de Pologne, de France et de Mayotte et trois intervenants engagés dans le cadre des ateliers sociolinguistiques.

Pour mener cette action, Initiales a fait appel à deux musiciens professionnels : Mathilde Simonnot et Vincent Poinsot. La commande était la suivante : animer des « ateliers chant » auprès d'un public allophone en s'appuyant sur des œuvres d'artistes favorisant la découverte de la culture française. L'idée centrale était d'envisager que la pratique du chant aurait pour effet d'améliorer l'expression orale des participants par une prise de confiance en soi et un travail sur la prononciation et l'élocution.

Les ateliers chant se sont déroulés durant dix séquences dans les locaux du Canopé de Chau-mont (d'avril à juin). Les deux musiciens ont choisi de travailler sur un répertoire varié de chansons accessibles en termes de compréhension des textes : *Hep taxi !* de Richard Gotainer, *Paris* de Camille, *Le canon des arbres* de Steve Waring et *Le Sud* de Nino Ferrer.

Le déroulement des ateliers s'effectuait de la manière suivante : écoute des chansons choisies, compréhension et analyse des textes, travail sur la prononciation et la voix puis répétition des chansons et mémorisation avec l'appui d'un accompagnement à la guitare. Tout au long de l'action, il a fallu innover et s'adapter à chacun. Il nous a fallu prendre en compte le fait que les participantes n'avaient pour la quasi-to-

talité d'entre elles aucune pratique musicale antérieure ; qu'une partie d'entre elles n'avaient jamais eu accès à l'apprentissage de la lecture et de l'écriture avant d'intégrer le dispositif des ateliers socio-linguistiques et étaient donc dans une situation de « non lecteur-non scripteur ». Pour la plupart d'entre elles, la pratique du français oral restait un défi.

La réussite de l'action a reposé en premier lieu sur l'établissement d'un lien de confiance entre les participantes et les intervenants de l'association Initiales d'une part et avec les deux musiciens d'autre part. Les intervenants de l'association ont participé à toutes les étapes de l'action. Le plus compliqué a résidé dans le fait qu'il nous a fallu convaincre les participantes d'aller vers l'inconnu, de s'autoriser à s'exprimer à travers la pratique du chant. Au fur et à mesure des séances, nous avons pu voir les personnes s'ouvrir et exprimer un sentiment de fierté d'avoir participé à ce projet. Le temps de restitution en public a été très émouvant et réussi tant sur le plan de la prestation musicale que sur la « mise en scène » proposée.



S'approprier le français à travers la musique et le slam

Le second projet, mené sur le site de Saint-Dizier, s'est intitulé « S'approprier le français à travers la musique et le slam ». Il s'est co-construit avec deux partenaires du territoire : le Relais 52 et plus particulièrement le service chargé de l'accueil et de l'accompagnement des jeunes Mineurs Non Accompagnés (MNA) et le Conservatoire de musique de Saint-Dizier. Il s'est déroulé de septembre à juin.

L'idée de départ était de permettre à ces jeunes de s'approprier l'équipement culturel qu'est le Conservatoire de musique, de leur permettre de s'initier à diverses pratiques musicales et d'améliorer leur capacité d'expression en langue française.

Ces quinze à vingt jeunes participants âgés de seize à dix-huit ans étaient originaires d'Afrique de l'Ouest (Côte d'Ivoire, Mali, Cameroun, Guinée, Liberia et Gambie). S'ils étaient pour la plupart plurilingues, les niveaux de maîtrise du français étaient différents. Ces derniers dépendaient principalement du pays d'origine (francophone ou non) et du niveau de scolarisation. Au moment où nous avons mis en place cette action, tous étaient scolarisés en France.

Une première phase avait pour but d'apprendre à se connaître, de prendre des repères dans l'univers qu'est le conservatoire. Elle a permis également aux intervenants du conservatoire

de rencontrer un public qu'ils ne connaissaient pas.

Au programme de cette première phase : percussions corporelles, atelier chant construit à partir de la chanson *Papa où t'es ?* de Stromae ainsi qu'une activité de pratique du djembé. À l'issue de ce travail, nous avons fait le constat que les attentes des uns et des autres étaient diverses : certains souhaitaient s'initier à la pratique du piano, d'autres souhaitaient continuer le djembé et d'autres encore souhaitaient améliorer leur expression en français.

Après analyse des attentes des participants, il a été décidé de faire évoluer l'action en proposant des activités différencierées. Ainsi, trois ateliers ont été proposés pour cette deuxième phase : initiation à la poésie slam, initiation au piano et initiation au djembé. Chacun a pu choisir son activité en fonction de ses aspirations.

Les ateliers de pratiques musicales (piano et djembé)

Ils se sont déroulés au Conservatoire de musique de Saint-Dizier avec pour projet de valoriser le travail réalisé dans le cadre d'une audition libre. Ils ont été animés par les professeurs du Conservatoire de musique. Chaque intervenant s'est adapté à ce travail collectif. Les participants (les jeunes du Relais 52 accompagnés d'un jeune pianiste du conservatoire) sont venus à raison d'une heure par semaine.

Les ateliers « slam »

Animés par moi-même (Alizée Mons), ils se sont déroulés de la manière suivante :

- écoute de trois auteurs-compositeurs « slam » ;
- analyse des textes slam (les paroles, les respirations, les jeux de mots, les rimes) ;
- interprétation des textes slam (intonation, volume, rapidité) ;
- écriture du slam et rédaction de leur propre texte.

Ce travail d'écriture s'est fait en plusieurs étapes : choisir son thème, écrire ses idées, les assembler pour en constituer un texte tout en pensant aux rimes et aux jeux de mots.

Pour l'audition de fin d'année, il a été décidé de construire une présentation valorisant conjointement les productions des jeunes slameurs et les prestations des ateliers musique. Ainsi, les pianistes et les percussionnistes ont accompagné les jeunes slameurs lors de l'audition publique.

La restitution s'est déroulée à l'auditorium du Conservatoire de musique. Elle a été particulièrement émouvante car elle symbolisait l'aboutissement du projet mais également la réussite de chacun des jeunes participants. Les textes slamés ont touché un public qui découvrait pour la première fois l'histoire et la mémoire de ces jeunes. Tous sont ressortis heureux et fiers de cette aventure collective.



Quel bilan tirer de ces deux expériences ?

Pour réussir ces actions, il a été nécessaire de s'inscrire dans un partenariat fort : structure d'hébergement et de suivi des jeunes, association *Initiales* et établissement culturel (le Conservatoire de musique).

Le fait d'agir ensemble, dans un cadre partagé par les intervenants et les participants, a contribué à dépasser les difficultés en rapport à la timidité, au travail de groupe, à l'apprentissage des différentes techniques liées aux activités proposées : respect du rythme, justesse de la voix...

La pratique musicale et la poésie slam sont des outils précieux facilitant l'apprentissage du français. La mémorisation des mots, l'acquisition d'expressions courantes, de procédés rhétoriques différents permettent de se familiariser davantage avec la langue et la culture française.

Le travail dans la durée a permis à chacun de progresser, de prendre confiance en soi, ce qui a

engendré du plaisir et l'envie d'aller plus loin. Les temps de valorisation et de reconnaissance ont mis en valeur les participants et leurs capacités.

Il est coutume de dire que la musique est un langage universel, même s'il existe de multiples manières de la concevoir, de la pratiquer et de se la représenter. Ces deux expériences ont montré que la magie musicale était bien présente. Elle nous a permis de dépasser les freins liés aux apprentissages et de partager une aventure collective.

Un portrait-robot des Français dressé hors de l'Hexagone

*Marie Treps
Linguiste et sémiologue, CNRS*

Bien différents du gloubi-boulga anglais qui envahit nos échanges aujourd’hui, une multitude de mots français colportés par la rumeur à travers le temps et l'espace, ont pris racine ailleurs. Élus par d'autres langues, proches ou lointaines, cousines ou parfaitement étrangères, ils dessinent, au fil des siècles, un portrait-robot du Français... fort contrasté. Consensuel ou inattendu, parfois cocasse, fédéré par une sorte de gaîté mêlée de dérision, ce vocabulaire polyglotte joue avec les images qui, fussent-elles de pacotille, en disent souvent plus et plus vite que les mots.

D'une manière générale, on éprouve à l'égard des Français des sentiments contradictoires. Mais, dans le domaine politique et militaire, l'opinion que l'on a des Français, pour n'être pas des meilleures, est néanmoins largement partagée. Les Français sont perçus comme des conquérants arrogants, des combattants pleutres, des politiciens inconséquents, et avec ça, ils auraient un sentiment nombriliste de leur histoire, un goût immodéré pour les honneurs et le tralala, et, pour couronner le tout, ils prétendent régenter le monde alors qu'ils ne comprennent rien à rien. Comment la « Grande nation », selon l'expression apparue dès les pré-

misses de la Révolution, celle qui suscitait désir et admiration, est-elle devenue la « Grande nation auto-proclamée » ?

Une France rayonnante et expansive

Si la France des Lumières s'était imposée par le raffinement, les jolies manières, une certaine légèreté, le bon goût... la « Grande Nation » le fit par la vigueur des idées. Propagées par les philosophes des Lumières, l'œuvre des encyclopédistes, les souverains éclairés, les gazettes, la correspondance des élites, ces idées avaient enflammé le vieux continent. Quand, coup de tonnerre dans un ciel serein, la Révolution éclate.

Les cours ressentent les événements de 1789 comme un séisme et la réaction des souverains ne se fait point attendre. Catherine II de Russie, qui avait reçu le philosophe et encyclopédiste Denis Diderot à sa cour, et avait ainsi accueilli Les Lumières, horrifiée du sort fait à un monarque, brûle ce qu'elle avait adoré : en 1792, les ouvrages de Voltaire et de Rousseau sont livrés aux flammes.

Tandis que la Révolution éveillait le génie des nations, l'unité spirituelle du continent européen allait-elle se déliter ? Il était trop tard. Les élites avaient pris goût aux idées venues de France, la société cultivée applaudissait à la nouveauté. Ainsi, l'Europe continuait de respirer au rythme de la France quand Napoléon entra en scène.

En Irlande, on attend les Français, on espère Napoléon Bonaparte, on rêve à la souveraineté de l'état nation et, dans les auberges, on chante « Oh, l'aubergiste, quel souci t'afflige ? ». Les Français ont déjà débarqué sur les plages, ils vont bientôt arriver, l'Irlande sera libérée de l'occupation anglaise, la loi française sera mise en place, il n'y aura plus de fermages à payer... Voilà ce que dit la chanson. Même si l'Empereur n'a jamais mis les pieds en Irlande, dans le vocabulaire irlandais, des mots rappellent l'épopée napoléonienne et confirment l'apport institutionnel de la Révolution française.

Avec Napoléon, arrive en Europe le modèle administratif français. Le Code civil s'impose au nord, au centre et à l'est de l'Europe, le vocabulaire de la diplomatie suit. Tout ce qui a trait au métier de diplomate, à la vie quotidienne d'une ambassade, au cérémonial et au protocole, s'exprime désormais avec des mots français. Cet usage persiste en bien des endroits du monde et quand j'interrogeai une Finlandaise sur les mots français installés dans sa langue, le premier qui lui vint à l'esprit fut *force majeure*.

Si les campagnes de l'Empereur ont froissé bon nombre de sensibilités dans certaines parties de l'Europe, il n'en fut pas de même partout. Porteuses des idéaux de la Révolution, elles ont

aussi suscité beaucoup d'espoir. Notamment dans les Provinces illyriennes. En 1929, à l'occasion du cent vingtième anniversaire des quatre années d'administration française, les Slovènes érigent sur la place de la Révolution française, à Ljubljana, le *Monument à l'Illyrie napoléonienne*. Sur l'une de ses faces est gravé un texte en français :

*Sous cette pierre
Nous avons déposé
Tes cendres
Soldat sans nom...*

Enfin, pour être envahis ou soumis, on n'en emprunte pas moins à l'ennemi certaines agréables habitudes. En Slovaquie, quelques soldats de la Grande Armée sont restés sur place, leurs descendants, qui portent des patronymes français, ont transmis... *mariage*. En slovaque, le mot désigne un jeu de cartes, très proche de la belote française.

Dans le Grand Duché de Varsovie, dont Napoléon avait fait un protectorat à la suite du Traité de Tilsit (1807), naît *alagieret*. Ce mot derrière lequel on doit reconnaître, ce qui n'est pas évident, notre « à la guerre (comme à la guerre) », désigne une sorte de jeu de billard se jouant à deux personnes.

Des envahisseurs têteus

L'Empereur acheva l'expansion de la « Grande nation » par la force des armes et son passage n'a pas laissé que des bons souvenirs, on s'en doute. Si, face à l'invasion brutale, les populations ont réagi avec les armes, elles ont aussi eu recours aux mots.

Dans les pays baltes, d'abord, où s'est principalement déroulée la campagne de Russie. En Estonie, trois expressions marquées d'un humour dérisoire, encore en usage aujourd'hui, ne laissent aucun doute sur la teneur de ces souvenirs. D'abord, on dit « têteu comme un Français ». Ensuite, on met en garde en ces termes « Attends, je vais te montrer comment les Français sont allés à Moscou ! ». Enfin, après une violente dispute conjugale on dira « Aujourd'hui, on a tué des Français ».

En Hongrie, les Français ont été rebaptisés *Szüürke* « Gris ». Ce terme péjoratif a été inspiré par la célèbre redingote grise de l'Empereur. Moins anodin, il existe en hongrois une interjection, datant probablement des guerres napoléoniennes, qui en dit long sur les sentiments qui peuvent animer les Hongrois quand il s'agit de la France et des Français. *Menj a francba !* littéralement « Va chez les Français ! » pourrait être traduit exactement par « Va te faire foutre ! ». Napoléon était attendu en libérateur, les Hon-

grois ont été déçus. Cette injonction est d'autant plus brutale que, selon certains, en évoquant la France, on évoque du même coup le « mal français ». En effet, le mot *frantz*, qui signifie « français », en est venu à désigner la syphilis. Aujourd'hui ce sens a disparu mais l'expression *Menj a francba !* est restée, elle est utilisée pour envoyer promener quelqu'un « Va au diable ! »

En Russie, des mots disent les misères de la guerre. L'origine du mot *chval* – du français cheval – remonte à la débâcle de 1812. Sur le chemin de la retraite, grognards et cavaliers se trouvent aux prises avec la boue provoquée par le dégel. Le spectacle de milliers de chevaux pourrissants aurait inspiré aux Cosaques le détournement du mot français *cheval* qui, en russe, désigne une « personne malhonnête », autrement dit une « pourriture ». *Charomigua* est arrivé, lui aussi, avec les soldats de Napoléon. Ce mot désignant un mendiant est curieusement tiré de notre formule de politesse, « Cher ami ». Les soldats de l'armée en déroute, affamés, mendiaient quelque nourriture en s'adressant ainsi aux villageois. Décidément à la hauteur de leur réputation de courtoisie, ces Français !

Pour finir, sachez que l'invasion des troupes napoléoniennes et la répression du soulèvement qui s'ensuivit, pour violents qu'elles aient été, ont toutefois laissé une trace amusante. Depuis

ces événements, en Espagne, des générations de chiens ont été nommés *Sul* et *Nei*... En mémoire de deux maréchaux d'Empire qui se sont particulièrement illustrés dans ces conflits, Jean de Dieu Soult et Michel Ney. Humour noir.

Des politiciens inconséquents

Nombre de méfiances contemporaines envers la France s'enracinent au lendemain de la première et de la seconde guerre mondiale.

La Bulgarie, après des hésitations, était entrée en guerre en 1915 aux côtés de l'Allemagne. Par le traité de Neuilly (27 novembre 1919), elle subit des pertes territoriales et perd son débouché maritime sur la Mer Noire. Dans ce pays francophile depuis le XVIII^e siècle, qui s'est soulevé contre le joug ottoman sous l'influence des idées révolutionnaires françaises, qui, en 1870, compatit à la défaite de Sedan, cela est ressenti comme une sévère punition. Apparaît alors l'expression *garantcja francija* « garantie française », aujourd'hui synonyme de « promesse politique peu fiable ». On l'utilise également, non sans ironie, dans la vie courante lorsque l'on doute de la bonne qualité d'un produit...

À la suite de la signature du traité de Versailles (28 juin 1919), les frontières de l'Europe centrale sont réorganisées. Le Traité de Trianon (4 juin 1920) prive la Hongrie d'une grande par-

tie de son territoire. Ce démantèlement, conséquence de l'appartenance au clan des vaincus, est ressenti comme un châtiment par les Hongrois qui tiennent pour responsables les Alliés, et plus particulièrement Georges Clemenceau et les Français. Et c'est probablement alors que se propage en Hongrie *Zmafú !* calqué sur notre « Je m'en fous ! ». L'expression est encore vivace aujourd'hui, même si la jeune génération en use sans avoir conscience de son origine française. À Budapest, on peut entendre, *Nekem zmafú* « Cela m'est égal ». Accommodé à la sauce hongroise, *zmafú* se fait aussi adjectif, entre dans une expression que l'on pourrait traduire par « Tout ça n'est pas sérieux ! ». En résumé, la meilleure traduction de *Zmafú !* est sans doute « Foutaises ! ».

Les Français ne comprennent rien à rien

Cette manie de gendarmer les nations serait-elle à mettre au compte de la fameuse prétention française ? En Europe, on semble plutôt penser que les Français sont stupides ou font semblant de l'être quand cela les arrange. De toutes façons, mieux vaut ne pas se fier à eux.

Revenons à Napoléon. Ayant observé la sollicitude des Hongrois envers les malheureux, l'empereur leur a laissé nombre de ses soldats blessés. Ceux-là furent bien soignés par la population, bien qu'entre les uns et les autres,

la communication ait probablement été très réduite. Cet épisode de la campagne française de 1809 a inspiré une expression qu'on traduit ainsi : « Tu peux lui parler comme aux Français malades » ... Qui ne comprenaient rien à ce qu'on leur racontait. On l'utilise dans des circonstances où, quoique l'on dise, cela n'aura aucun effet. « Autant pisser dans un violon », comme on dit en France.

En 2008, à la une d'un journal stambouliote, une expression surgit, elle n'a pas fini de faire du bruit. *Fransız kalmak*, littéralement « rester Français », signifie en réalité « être à côté de la plaque, ne rien comprendre à la situation ». Les tergiversations de la France sur la question de l'entrée de la Turquie dans l'Union européenne sont la cause de ce vif engouement pour cette expression cinglante.

Côté turc, dans les milieux éclairés, elle traduit alors une déception certaine vis à vis des Français. Côté français, elle trahit une méconnaissance, voire un déni, de l'histoire. Car les relations entre la France et l'Empire ottoman sont anciennes – des traités, établis entre le sultan Soliman le Magnifique et le roi François 1^{er} vers 1535 ont ouvert aux commerçants français la voie de la Sublime Porte. Elles ont été fructueuses – au XIX^e siècle, des échanges diplomatiques conduisent à une réorganisation de l'état et de l'enseignement qui se fera désormais en partie en français, au lycée impérial ottoman

de Galatasaray, à partir de 1868. Elles ont été marquantes – au XX^e siècle, la modernisation du pays, l'occidentalisation des mœurs se fait sous l'influence de Mustapha Kemal, qui nourrissait une égale admiration à l'égard des Lumières, de la France révolutionnaire et de Napoléon... Le Père des Turcs avait misé sur le tiercé gagnant, en quelque sorte.

Des mauviettes

Voilà bien un curieux paradoxe. D'un côté, les Français ont été considérés comme des conquérants insatiables et des gendarmes du monde, de l'autre, on ne se prive pas, aujourd'hui, de les faire passer pour des pleutres.

Cette opinion atteint son plus haut degré d'expression au moment où la France, par la voix de son ministre français des Affaires étrangères Dominique de Villepin, refuse d'approuver le plan d'invasion de l'Irak présenté par les États-Unis au Conseil de sécurité des Nations unies. Ressurgit alors une expression désobligeante littéralement traduite ainsi : « singes capitulards bouffeurs de fromage » employée pour la première fois dans une série télévisée d'animation américaine, *Les Simpson*. Largement utilisée à partir de 2003 pour souligner l'ingratitude des Français et la mettre au compte d'une lâcheté qui les rendrait incapables de gagner une guerre sans aide extérieure.

La francophobie américaine exacerbée en 2003 inverse un précédent sentiment francophile. Les patriotes américains savent s'en souvenir, la France fut le premier allié des révolutionnaires américains. Quand le marquis de La Fayette parcourt les États-Unis en 1824-1825, il est accueilli en héros et de nombreuses nouvelles localités sont baptisées en son honneur. Pendant la Première Guerre mondiale, les troupes américaines viennent soutenir les Français et, le 4 juillet 1917, au cimetière Picpus, le lieutenant-colonel Charles E. Stanton prononce sur la tombe du marquis de La Fayette ces mémorables paroles : « Lafayette, nous voilà ! ». De nos jours, il arrive qu'un Français voyageant aux États-Unis voie les Américains se lancer en un émouvant hommage au rôle de ses ancêtres durant la Révolution américaine. Las, ce baume lé-nifiant, appelé ironiquement *the La fayette sauce*, demeure absent du discours à usage interne. Il est servi aux seuls Français au motif que ceux-là n'aimeraient rien tant que les honneurs et le panache.

Toujours prêts à chanter *Cocorico*, les Français – les Allemands ne nous ont-ils pas gratifiés du surnom de *Hahnekopf*, « Têtes de coq » ? Et tellement friands de revues militaires et de médailles...

« *Le Capitaine Reyes va remettre une médaille au Sergent Garcia.*

Le Sergent :

- Tu crois qu'on va s'en sortir ? Tu sais comment on doit faire ?

Le Capitaine :

- J'ai vu une fois, je suis allé en France. »

Zorro, Série télévisée américaine, 1957.

Les surprises de l'Histoire

En Allemagne, il est vrai, bien que l'entente franco-allemande soit reconnue comme un impératif incontournable par la classe politique, la presse fait parfois preuve d'une virulente francophobie. Notamment en employant de façon obsessionnelle l'expression « Grande Nation », voire, en toute mauvaise foi, en l'agrémentant d'un adjectif péjoratif « Grande Nation auto-proclamée ».

Ainsi la *Grande Nation* ne serait plus. Elle aurait oublié ce qui la fit rayonner dans le monde et n'aurait rien laissé derrière elle, si ce n'est des souvenirs odieux ? Ce serait compter sans les surprises de l'Histoire.

Entre le 7 et le 9 janvier 2015, à Paris, des attentats terroristes islamistes visant le journal satirique *Charlie Hebdo* à travers ses journa-

listes, puis des policiers et des personnes juives, tuent dix-sept personnes. Les réactions internationales ne se font pas attendre. Une vague de soutien afflue de tous les pays ; dirigeants, journalistes, personnalités ou simples citoyens affichent leur indignation et leur solidarité.

Partout dans le monde, on proclame que la France est le pays de la liberté et on se mobilise pour défendre la libre expression. À l'invitation de François Hollande, divers dirigeants européens et du monde se rendent à Paris le 11 janvier 2015 pour prendre part à la marche républicaine.

Ainsi l'universalité des valeurs issues de la Révolution française, la liberté, l'égalité, la fraternité, sont réaffirmées solennellement, à travers une cérémonie populaire à laquelle participent les élites du monde. *La Grande Nation* retrouve, pour un temps, son panache.

Ce portrait-robot du Français dressé hors de l'Hexagone¹⁰ a évolué au fil du temps et il ne cessera de le faire, notamment sous la pression d'évènements internationaux, et à la vitesse de la lumière, dans un monde ultra-connecté. Je ne suis pas certaine qu'il gagne en subtilité...

10 Marie Treps, *Oh là là ces Français, Du pire au meilleur, comment le monde parle de nous*, La Librairie Vuibert, 2015.

70 ▲

Vous avez dit gestuelle et humour ?

Synthèse et conclusion

Hugues Lenoir

Enseignant chercheur émérite, Université Paris-Nanterre

Lisec EA 2310

Pour honorer une vieille habitude, le colloque Initiales de Reims, qui s'est déroulé à l'Atelier Canopé de la Marne, fut riche et innovant. Son titre Langue et culture : gestuelle et humour en langue française, nous invitait à réfléchir sur la part du non verbal dans notre expression avec autrui et à nous interroger sur les effets de nos traits d'humour sur notre communication. Le déroulé du colloque a mis en évidence trois axes, un premier largement questionnant, un deuxième soulevant des pistes pédagogiques et andragogiques en matière d'acquisition de la langue française dans et par la culture, un troisième ouvrant des perspectives sociologiques et philosophiques.

Axe 1

Centré sur les micro-expressions des visages, l'intervention de Arnaud Debaisieux intitulé « *Ne dis rien, je te dirai qui tu es* » ! visait à prouver qu'au travers des expressions fugaces des visages, un individu averti pouvait décoder l'état mental d'un individu entre vérité et mensonges, joie et colère, mépris et empathie, etc. Un tel pari re-

pose, semble-t-il, sur de nombreuses observations - même si l'échantillon ne fut pas précisé - et sur sept émotions universelles. A savoir : joie, peur, tristesse, colère, surprise, dégoût, mépris. Si je partage la réalité de ces sept émotions, je m'interroge sur leurs modalités d'expression des visages d'une culture à l'autre. La colère s'exprime-t-elle de la même manière sur un visage asiatique ou un visage européen ; la surprise se manifeste-t-elle de manière identique sur un visage noir et sur des visages d'autres géographies, d'autres cultures et d'autres habitus ? Il y a là un vrai débat et sans doute une source d'incertitude sur ce qui se donne à voir et à comprendre sur un visage lors des quelques secondes où telle ou telle micro-mimique est supposée révéler l'état émotionnel d'une personne. L'interprétation de ces micro-expressions inconscientes et fugaces - qui repose sur une attention forte et une « écoute totale » - demande donc la plus grande prudence et le plus grand tact afin d'éviter toute interprétation approximative sinon faussée qui pourrait conduire à des réactions ou des conséquences négatives. Certes, Arnaud Debaisieux a bien précisé « qu'on ne peut jamais être sûr »¹¹ et qu'« on ne fait pas de miracle avec le décodage, avec le non-verbal ». Il n'en demeure pas moins que certains usages institutionnels ou personnels de ce décodage clandestin devraient rester sous-contrôle de ses utilisateurs afin d'éviter des dérapages nuisibles aux conséquences parfois

11 Les mots et les expressions entre guillemets sont le reflet de mes notes et donc des propos (déformés ?) des intervenants.

délétères. En d'autres termes, le décryptage de ces expressions non-verbales ultra rapides ne relève pas d'une science exacte. Reste que la démonstration fut un beau spectacle.

Axe 2

L'axe deux porté par plusieurs interventions a ouvert ou rappelé quelques pistes pédagogiques ou andragogiques facilitant l'accès aux apprentissages et en l'occurrence à l'accès à la langue. Tout d'abord Joséphine Rémon a rappelé que tout travail éducatif au-delà des contenus devait se préoccuper de la forme ; à savoir « soigner le milieu » afin de créer un lien et de permettre la rencontre pédagogique. Autrement dit, selon elle, trop souvent « le système scolaire fait les choses à l'envers » en se préoccupant avant tout du contenu et en négligeant la forme.

Rencontre pédagogique parfois facilitée par un geste ou un trait d'humour à destination de l'auditoire et qui par-là, peut se sentir vraiment destinataire du message. Humour, teinté d'éthique, qui permet de poser l'autre comme « égal », donc de réduire l'asymétrie de pouvoir entre le supposé sachant et le ou les apprenant(s). Elle a par ailleurs souligné que l'empathie facilite les apprentissages - comme l'a montré Carl Rogers en son temps dans un livre incontournable *Liberté pour apprendre* -. Il s'agit de créer pour les apprenants un « lieu sûr », avec du confort et de la confiance aurait écrit Ro-

gers, afin de permettre une rencontre entre un être humain et d'autres humains. Posture et relation indispensables à la disponibilité pour apprendre. Après avoir affirmé que pour maintenir l'intérêt des cerveaux pour les apprentissages, il fallait apporter régulièrement de nouveaux éléments didactiques, Joséphine Rémon a conclu son intervention en nous invitant à favoriser « la sur-présence », une disponibilité cognitive accrue des apprenants pour le contenu, en usant à bon escient de gestes, de postures ou de traits d'humour. En d'autres termes, de ponctuer le discours du maître d'éléments discordants et libérateurs.

De son côté, Adiel Goliot dans une belle démonstration a réaffirmé les quatre principes sur lesquels s'appuie sa pratique de formateur et de poète slameur. Ce métier repose selon lui sur une grande et permanente « adaptation du formateur », « une dédramatisation de l'erreur », « une valorisation des personnes » et il a enfin « rappelé que le slam, c'est du jeu ». Il développe donc, à cette fin, une pédagogie ludique par laquelle et avec laquelle « on s'amuse, on partage » et on progresse dans la maîtrise de la langue écrite ou parlée. Approche ludique qui ici encore réduit l'asymétrie pédagogique et produit de l'égalité.

Adiel Goliot a aussi insisté sur la nécessité de tenir compte de l'état émotionnel des apprenants qui favorise ou non l'intérêt pour l'apprendre et/ou la création scripturale. Il utilise pour ce

faire, dès les premières minutes, un rituel autour d'un « comment ça va » qui n'est pas sans rappeler le « quoi de neuf » de la pédagogie Freinet. Dans le même registre, pour lui, le slam relève de l'expression libre et s'inscrit dans le registre de l'éducation populaire.

Pour conclure cet axe deux, il faut souligner le retour des expériences conduites par Alizée Mons et Adrien Simonnot sur le thème d'apprendre le français en chanson et en musique. Deux expériences fondées sur l'apprendre autrement dans une approche déscolarisée dont les résultats présentés démontrent, encore une fois, combien l'apprentissage, voire l'appropriation, de la langue par la culture est riche et efficace. En bref, trois interventions qui ont insisté, preuves à l'appui, sur la nécessité de sortir du scolaire pour apprendre autrement et éviter, par là même, le maximum de décrochages, donc de décrochés, encore bien trop fréquents dans de nombreux espaces d'éducation.

Axe 3

L'axe 3 a ouvert des perspectives sociologiques et philosophiques, voire anthropologiques. En écho à l'intervention de l'axe 1, Joséphine Rémon s'est interrogée si le fait de mimer, pour se faire comprendre, ne relevait pas de « gestes ancestraux universels ». Gestes qui, avant la maîtrise du langage articulé, avaient peut-être plus de force évocatrice qu'ils n'en ont aujourd'hui.

Quant à l'intervention de Bruno Tessarech sur la limite de la communication verbale, elle a souligné que le non verbal avait toute sa place dans les interactions humaines car bien souvent « les mots ne suffisent pas ». Le langage oral est souvent imprécis et parfois mal compris, d'où l'importance, pour peu qu'il soit congruent, du renfort de l'expression non verbale par mimiques, gestes ou postures appropriés. Pour lui, il convient d'éviter le bavardage « qui remplit le vide », qui est un parler « sans rime ni raison » au message nul ou appauvri. La finalité du langage est tout autre, elle vise à parvenir de construire de vrais échanges qui impliquent de « prendre l'autre en considération » et de rendre présents le « je » et le « tu » sans que le « on », sans fond et sans contenu, triomphe. Pour appuyer sa démonstration, Bruno Tessarech a évoqué Albert Camus en dédramatisant son propos, pour lequel « mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur du monde », d'où la nécessité de prendre soin de la langue et de son discours. Au reste, on peut se demander si bien nommer les choses augmente ou maintient le bonheur du monde. Il a conclu en soulignant combien des événements « monstres », hypertrophiés sans raison par la presse ou dans l'opinion, comme les punaises de lit, étaient déclencheurs d'une logorrhée sociale qui *de facto* avait pour résultat le dévoiement du langage.

Marie Treps en linguiste, avec « les mots voyageurs », ces mots venus d'ailleurs intégrés à la langue française en 2022, a évoqué les mots du

français adoptés dans d'autres espaces culturels, souvent en les déformant avec quelquefois des marques d'humour déconcertantes. Emprunts qui bien souvent retournés, comme les mots voyageurs le furent, brossent « un portrait-robot » édifiant qui révèle certaines de nos faiblesses culturelles en particulier certaines tendances bien françaises à la supériorité. Ainsi par glissement de sens dans les Pays baltes, on est « têteu comme un français » ou par détournement le mot mariage devient en Croatie un simple jeu de carte.

In fine

Pour terminer mon propos, il convient d'emprunter les substantifs à *Dis-moi dix mots 2024*. Le colloque, je le disais en introduction, a tenu toutes ses *promesses* en termes d'intérêt et de qualité et certaines interventions relevèrent de la *prouesse* mais toujours dans l'intérêt du *collectif*. Il y eu des *échappées* mais sans *faux départ* ni *hors-jeu*. Malgré quelques montées d'*adrénaline*, le *mental* resta au beau fixe même si des incompréhensions se glissèrent dans des expressions francophones inconnues comme *aller aux oranges*¹² qui déstabilisa les *champions encordés*. Un léger regret toutefois, voire une petite frustration, quant à la teneur des interventions. Certes, elles furent riches et édifiantes mais par-

12 Rentrer au vestiaire à la mi-temps d'un match et y consommer des oranges.

fois un peu éloignées des attendus du colloque, *Gestuelle et humour en langue française*. On aurait pu faire plus de place au corps, à la gestuelle et à la chorégraphie ou au mime comme médiums. Ou encore revenir sur des expressions du type « jeux de mains, jeux de vilains ». Quant à l'humour, s'il fut au rendez-vous, il aurait peut-être mérité qu'un colloque entier lui soit consacré afin de mieux cerner sa place et ses fonctions dans la langue française.

Au-delà, j'ai imaginé que les migrants de Méditerranée, au fur et à mesure de leurs arrivées et de leur intégration, enrichiront notre langue de nouveaux mots, de nouvelles expressions, de nouveaux éléments de culture à partager.

Photographies du colloque



*Omar GUEBLI,
président d'Initiales,
accueille les participants*



*Vue d'ensemble
des participants au colloque*

*Delphine QUEREUX-SBAI,
DRAC Grand Est,
introduit les travaux du colloque*



*De gauche à droite,
Bruno TESSARECH,
Perrine BALBAUD
et Hugues LENOIR*





*De gauche à droite,
Joséphine REMON,
Perrine BALBAUD
et Hugues LENOIR*



*De gauche à droite,
Marie TREPS,
Perrine BALBAUD
et Hugues LENOIR*



*De gauche à droite,
Adiel GOLIOT,
Perrine BALBAUD
et Hugues LENOIR*



*De gauche à droite,
Alizée MONS,
Perrine BALBAUD
et Hugues LENOIR*



*De gauche à droite,
Alizée MONS,
Adrien SIMONNOT,
Perrine BALBAUD
et Hugues LENOIR*



*Hugues LENOIR
expose la synthèse et la conclusion
du colloque*



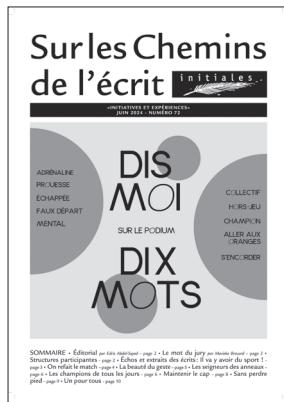
L'association Initiales publie...



Format 30 x 42, 4 pages,
3 numéros par an.

Sur les Chemins de l'écrit, La Plume est à nous

Consacré aux textes écrits par des personnes en situation d'apprentissage ou de réapprentissage de la langue, ce journal constitue un moyen de communication entre les personnes elles-mêmes et les ateliers d'écriture. C'est une lettre qui voyage. Il s'agit également d'un support pédagogique utilisé dans le cadre d'ateliers d'écriture pratiqués au sein de MJC, de Maisons de quartier, de bibliothèques, de Maisons d'arrêt, d'associations, d'organismes de formation, de Centres sociaux... «Sur les Chemins de l'écrit, La Plume est à nous» inscrit l'apprentissage dans un projet de reconnaissance sociale, culturelle et professionnelle.



Format 30 x 42, 4 pages,
3 numéros par an.

Sur les Chemins de l'écrit, Initiatives et expériences

Ce journal présente des initiatives et des expériences menées par des animateurs d'ateliers d'écriture. Il ouvre ses colonnes à des chercheurs, bibliothécaires, écrivains, formateurs, et alimente le débat entre théoriciens et praticiens. Il communique des informations pratiques: ouvrages récents, outils pédagogiques, événements... Il s'agit d'associer les compétences pour mieux répondre aux besoins du public concerné.

Achevé d'imprimer en septembre 2024,
sur les presses de OTT Imprimeurs.
Textes composés en Legacy Sans ITC Std.
Dépôt légal : 1^{er} semestre 2024.





HA
HA !

Apprendre une langue ne se limite pas à une question technique, instrumentale, linguistique. L'enjeu est aussi d'ordre social et culturel. L'humour, comme la gestuelle, constituent des clés de la communication.

Comment inscrire ces dimensions dans l'enseignement du français auprès de personnes allophones ou francophones ?

Des chercheurs et des praticiens communiquent dans cet ouvrage quelques éléments de réponse.



initiales

